

Choquette, Adrienne. 1980. *Laure Clouet*. Notre-Dame des Laurentides, Éditions Les Presses Laurentiennes, 143 p.

Gabrielle Pascal

Volume 6, Number 3, Spring 1981

Philippe Haeck

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/200292ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/200292ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pascal, G. (1981). Review of [Choquette, Adrienne. 1980. *Laure Clouet*. Notre-Dame des Laurentides, Éditions Les Presses Laurentiennes, 143 p.] *Voix et Images*, 6(3), 495–497. <https://doi.org/10.7202/200292ar>

Laure Clouet

de *Adrienne Choquette*

Éditions Les Presses Laurentiennes, Notre-Dame des Laurentides,
1980, 143 p.

par **Gabrielle Pascal**

La 4e réédition de *Laure Clouet* d'Adrienne Choquette (Prix du Grand Jury des Lettres 1961), remet en circulation un roman sur lequel nous ne posons probablement pas le même regard que ses premiers lecteurs, il y a vingt-cinq ans. Les vertus d'un style épuré qui entretient avec la fiction qu'il crée un rapport innocent et efficace séduisent peut-être avec plus de force qu'alors, comme peut le faire un aliment simple devenu introuvable. Le tracé léger d'un portrait de Québec fait revivre la rue Saint-Jean devenue un marécage piétonnier et redonne leur grâce aux vieilles maisons de la Grande Allée maintenant coincées entre des immeubles locatifs. Mais *Laure Clouet* offre plus que le plaisir du passé retrouvé. La Vieille Capitale y revit telle qu'en elle-même avec le spectacle des Laurentides embrasées par l'automne comme on les découvre, certains matins d'octobre, et le bruit mat des chocs qui secouent le traversier quand il heurte les glaces en faisant son chemin vers Lévis en plein hiver.

Les deux premiers chapitres situent la famille de l'héroïne et les huit suivants lui sont exclusivement consacrés. Chez les Clouet, on s'est illustré dans l'art de garder ce dont on avait hérité. Sans amis et sans ennemis, les hommes de cette famille sont montrés comme ayant toujours eu cependant une propriété essentielle: leur épouse. Certes la vie a parfois plus de force et d'humour que l'esprit objectif d'un milieu, si puissant soit-il. Ainsi, la lignée des Clouet a été entachée par quelques accidents de parcours: par exemple, la jeune Myriam, partie vivre sa vie en Europe et revenue cuver ses défaites amoureuses au pays, dans une calme démente; Jean-Baptiste qui a fini par s'embarquer, en dépit des siens, sur le bateau de ses rêves mais qui, ayant manqué la passerelle à la dernière minute, s'est noyé; Emmanuel, qui, trop pur pour ce monde, a inauguré une des chambres de l'hôpital Saint-Michel Archange. Mais tout n'est devenu vraiment grave que lorsque le point d'arrivée de la lignée a cédé. Antoine a trahi les siens en osant avoir une passion et, pire encore, la satisfaire. Après avoir perdu au jeu tous les biens meubles des Clouet, il a hypothéqué une partie du domaine de la Grande Allée et a ainsi réduit l'héritage à un seul bâtiment. C'est là que Laure s'est retrouvée seule après

avoir pris soin pendant vingt-huit ans de sa mère à qui la mort subite et prématurée de son mari avait fait perdre l'esprit.

Pour brosser ce tableau d'un milieu et d'une famille, Adrienne Choquette utilise allègrement un style caractérisé par la lucidité attentive, l'humour et, plus rarement, l'ironie. Un exemple du regard de la narratrice nous est donné par sa peinture de la condition des femmes dans le milieu où vit son héroïne : «À vingt ans, on mariait les filles. Plusieurs d'entre elles développaient une lente hystérie à forme obsessionnelle dont elles s'accusaient à confesse. La plupart tenaient un journal intime dans lequel, d'une écriture ornée, elles émettaient gravement des jugements infantiles. Souvent humiliées dans leur dignité de femmes, réduites poliment mais implacablement à un rôle de façade, ces incomprises qui ne connaissaient guère de la vie conjugale qu'une honorable servitude, poussaient leurs filles, comme elles avaient été poussées elles-mêmes, dans une existence de ténèbres pour l'esprit et le cœur». À ce tableau de mœurs qui occupe les deux premiers chapitres, succède le portrait de Laure, bourgeoise solitaire devenue vieille fille sans s'en apercevoir. Dès lors, la narratrice privilégie les préoccupations d'une conscience. Et les sept chapitres suivants décrivent la crise que traverse l'héroïne à qui, pour la première fois de sa vie à quarante-quatre ans, est donnée l'occasion de prendre une décision librement. Le récit dès lors illustre une problématique de la liberté et prend des résonances singulièrement actuelles. La liberté s'apprend-elle, se demande Laure sous des formes chaque jour différentes ?

Acceptera-t-elle de loger chez elle la jeune Annine de vingt ans qu'elle a connue enfant et dont le mari vient d'obtenir une promotion de Sherbrooke à Québec? Ceux qui l'entourent ont des avis divergents. Sa servante Hermine incarne les préjugés du milieu et conseille à Laure de refuser l'hospitalité au jeune couple. Le curé voit là l'occasion de faire la charité. L'amie de sa mère, Esther Boies-Fleury, sorte d'image maternelle idéale, l'encourage moins à rendre service qu'à disposer de sa vie. Mais Laure croit sentir que les choses ne sont pas si simples. Pourtant, en dépit de la peur qui lui inspire la perspective d'ouvrir sa maison à des étrangers, elle décide de faire confiance à la jeune génération. Dès lors, on la voit se métamorphoser, se coiffer, par exemple, de paille et de rubans et prendre des fous-rires. Elle est aussi amenée à faire le bilan de son existence et découvre que personne, pas même sa mère, ne s'est préoccupée d'elle «en tant que créature aux droits sacrés». Une photographie du jeune couple devient pour elle le symbole d'une libération que le printemps lui-même vient finalement orchestrer en disloquant les îlots de glace du Saint-Laurent. Mais un tel dégel n'est pas sans dangers et le récit change soudain de cap tandis que Laure entrevoit les risques de sa révolte et s'affolle à l'idée d'user de sa liberté : «Saurait-elle dénouer les fils de beaucoup de mensonges sans tomber à son tour dans l'injustice? Déjà ne confondait-elle pas ses propres appétits d'affranchissement avec la liberté? et n'était-ce pas la violence découverte de son propre sang qui l'inclinait dangereusement à dénoncer l'oppression?».

Quand elle va chercher chez sa vieille amie le secours d'une saine indépendance d'esprit, elle la trouve morte, et doit donc découvrir seule le sens

du billet reçu d'elle la veille : *« Tu as longtemps marché dans un désert. Te voici au bord d'un oasis. Ne bois pas trop vite à la source, elle te ferait plus de mal que le sable sec ».*

Le roman se termine sur l'appréhension de Laure Clouet devant le sens obscur de cette allégorie. Et en plaçant celle-ci en exergue à son récit qu'elle termine sur ces mêmes lignes, la narratrice enferme son texte dans une sorte de cercle. Ces lignes en italiques qui contiennent un avertissement alarmiste ressemblent à de sombres guillemets qui mettent entre parenthèses toute la tentative de libération que vient de vivre l'héroïne. Et si les dernières pages feignent de dissimuler ce qu'il adviendra de Laure et de son projet, le texte parle plus tôt de « ces sortes de joies dangereuses pour les cœurs chastes ». On devine que la libération de Laure Clouet n'aura duré qu'un hiver et un début de printemps. La narratrice nous suggère en effet qu'on ne refait pas sa vie et que la liberté ne s'apprend pas.

D'où vient que ce récit mesuré nous paraît cruel ? Peut-être du fait que la narratrice apporte tous les éléments de la dénonciation d'un milieu sans oser assumer pleinement celle-ci. Le motif qui ouvre et clôt le récit appartient à la lignée des Clouet qui s'exprime par lui comme si, jailli d'un des cadres du *Grand Salon* un des ancêtres moroses avait étouffé la narratrice pour prendre la parole à sa place. Cette sagesse castratrice vise en effet moins à protéger l'héroïne qu'à l'empêcher de prendre les risques qu'impose la conquête du bonheur. Et en privilégiant si nettement cet avertissement obscur, la narratrice révèle l'intériorisation du système pourtant si bien mis en pièces.